

# Notre monde en accusation

**THÉÂTRE** • «*Lignes de faille*» de Nancy Huston met en scène à Vidy quatre monologues pour quatre générations.

**D**ire et mettre en scène le langage cru, imagé, souvent violent et cynique, mais non dépourvu d'humour, de *Lignes de failles* de Nancy Huston, c'est lui donner une résonance qui devient presque mise en abyme du roman. Véronique Reymond qui en a fait l'adaptation et Stéphanie Chuat qui, avec elle, a réalisé la mise en scène, ont gardé l'essentiel du texte, quatre monologues où sont dites les cassures de la vie telles que les vivent, de père en fils et de mère en fille, quatre générations durant, des enfants à vrai dire sans âge, même si la fiction veut qu'ils aient six ans. Du reste les acteurs (Valerio Scamuffa, Yves Jenny, Stéphanie Chuat, Véronique Reymond) ne cherchent pas à paraître l'âge qu'ils n'ont plus, sinon par quelques signes, des vêtements, des jeux, des objets, dont on découvre qu'ils prennent sens peu à peu, et aussi par le son de leurs voix.

En remontant le temps, du petit-fils au fils, de la mère à la grand-mère, on est face à leur regard non seulement sur leur famille, mais aussi sur le monde; on pressent les déchirures qui ont déterminé leur caractère sans qu'ils en sachent vraiment l'origine. Entre le gamin insupportable des années 2000 dont certains gestes ainsi que les velléités agressives et présomptueuses apparaissent héritées du passé, celui de la débâcle allemande, et la petite Ukrainienne arrachée à ses parents, à son pays, à son identité par les nazis qui voulaient recréer une «race» aryenne pure, il y a une filiation dramatique avec ses secrets, ses non-dits, et ce gain de beauté dont ils ont tous hérité, sorte de signe indélébile d'appartenance à une même famille et à un vécu caché. De fuites en aveuglements, tout commence dans la pièce en 2004 avec Sol, gosse insupportable, surdoué, orgueilleux, qui se rêve dictateur.

A contre-courant, on passe à Randall, son père, à Sadie, sa grand-mère, enfant désespérée, remarquablement interprétée par Stéphanie Chuat, qui partira en quête du passé, pour en arriver à Erra, l'enfant volée, mère de Sadie. Nancy Huston dénonce un certain américainisme puritain et abêtissant, les fanatismes religieux, le sionisme, l'antisémitisme, les racismes exacerbés, leurs crimes, leurs guerres, leurs violences. C'est une mise en accusation du monde, une critique sociale autant que politique, qui raconte «comment chacun est marqué par les gens, les événements et même la langue qu'il a rencontré». Reste la musique, antidote à l'invivable pour Erra; elle est très présente dans la pièce et c'est une des forces indéniables du spectacle avec ses bandes son qui désignent chaque époque et ses chants lourds de souvenirs. L'émotion atteint à son comble dans

la dernière partie, celle qui révèle la faille initiale.

On peut s'interroger: les jeunes générations qui voient le spectacle réagissent-elles comme les gens qui ont vécu les années de la deuxième guerre mondiale? Une même question se pose du reste lorsqu'on entend certaines œuvres musicales dont, par exemple, le *Requiem pour un jeune poète* de Zimmermann, où apparaissent en superposition les voix de Hitler, de Staline. Alors peut-être est-ce un tort de penser qu'on aurait pu éventuellement, pour dire sur scène ce texte accusateur, élagué les deux premières parties, être plus allusif tant dans les paroles que dans les gestes. Mais le spectacle est fort, jouant comme avec les thèmes d'une fugue en un contrepoint bouleversant qui s'éteint dans le silence et la nuit.

MYRIAM TÉTAZ- GRAMEGNA

Au Théâtre Vidy-Lausanne jusqu'au 14 octobre.



Erra (Véronique Reymond), l'enfant volée par les nazis, bouleversée et bouleversante. (photo Mario del Curto)

## Mort à l'arrivée

**THÉÂTRE** • «*Un escargot dans le coccyx*» de Daniel Vouillamoz marie thriller, comédie de mœurs et drame intime.



**U**n écrivain en panne d'inspiration suscite situations et événements dont il fera le miel de fictions à venir. Quitte à se trouver piégé par le scénario dramaturgique qu'il a insufflé. Sur cette trame qui joue avec les codes du polar et brasse les identités inventées façon Woody Allen ou Romain Gary, le comédien, dramaturge et metteur en scène Daniel Vouillamoz a écrit et mis en scène *Un escargot dans le coccyx*. Un titre rapportant à l'amour tantrique et à la jouissance suprême et qui débouche sur le choc amoureux à intégrés dissimulés entre deux personnages

typés et contrastés. Parvenir à jouer avec l'imaginaire collectif (notamment par l'usage de clichés) tout en l'ajillant vers un univers bien personnel, cette alchimie porte la marque de cette pièce.

Ils se rencontrent dans un dancing désert, suite à un *speed dating* débuté sous pseudonymes sur un site internet. Lui (Daniel Vouillamoz) est un quinquagénaire qui embaume la lavande. A la fois attachant et pathétique, il semble naviguer à vue entre pension alimentaire et andropause. Elle (Fanny Pelichet) campe une sorte d'Arletty naufrage

gée dans un corps adolescent mal arrimé à ses apparences sexy. Sur un scénario que l'on croit trop bien connaître, elle s'annonce comme une fille à entretenir. Avant de s'imaginer inspectrice et d'échouer dans le rêve fleur bleue d'une midinette s'offrant corps et âme. La déconvenue n'en sera que plus mortifère. Le modèle est bien Lubitsch dans cette volonté d'habiller de rires et de tendresse félée, un univers où percent la cruauté des duperies amoureuses et l'ironie de la confusion des sentiments.

Entre eux, c'est une nuit des masques, un jeu d'artifices avec escalade et decrescendo balistique dans un mano a mano souvent surprenant, parfois convenu. L'intrigue en poupées russes priviliege les retournements de rôles. Dans ce huis clos, ce ne sont pas seulement les situations qui sont absurdes ou les personnages qui ressemblent à des poupées articulées par on ne sait quel Deus ex machina ou dramaturge retors. Mais bien le monde lui-même, les choses qui nous entourent, qui sont frappés du sceau de l'inquiétude. Sorte de valse de faux-semblants où personne n'est vraiment ce qu'il semble être, l'opus est aussi une plongée dans des eaux troubles.

De Romain Gary, dont il a monté *Gros-câlin*, Vouillamoz a retenu l'esprit de roman picaresque contemporain. Où le héros-personnage, double du personnage auteur emprunte dans l'imaginaire de nouvelles et multiples identités, tentant de faire vivre au spectateur une expérience voulue «totale». Il y a cette veine chère à Gary qui palpite au fil de l'intrigue, narguant les interdits

sociaux, bataillant pour les humbles, exhalant sous de rocambolesques visages scénarisés, la plainte des mal-aimés et le besoin dévorant d'être reconnu.

Ainsi l'ex financier en préretraite qu'il incarne chantourne en crooner la plainte du CAC 40 sur l'air du *My Way* signé Paul Anka. Pour mieux accueillir dans son personnage qui se «dramaturgise» ou scénarise à vue, la dérisión pathétique et l'humour noir liés à de supposés crimes zoophiles.

Il y a cette dimension de comédie anglo-saxonne à l'humour grinçant un brin désespéré, comme chez Allan Ayckbourn, dont deux pièces ont été adaptées par Resnais au cinéma pour les films *Smoking, No smoking* et *Cœurs*. Les acteurs déclinent, chacun à leur manière, l'art de perdre pied, de la maladresse à la lassitude.

La scénographie se déploie en forme

d'autel faussement édenique et de parc humain avec ses hauts tabourets métalliques de bar, son petit train giratoire amenant les boissons, comme sur le pourtour d'un podium forain. Aux yeux du décorateur Gianni Ceriani, le dispositif s'inspire de la boîte à musiques et de la ritournelle chère au philosophe Gilles Deleuze. Dans la pièce, le quinqua intranquille tente d'obliger la jeune femme à lui chanter une chanson. Le territoire de l'écriture est un prolongement de lui-même, ou plutôt une réserve qu'il se forge afin de se protéger d'une extériorité menaçante. Telle est la morale d'un auteur qui sera in fine tué par sa propre histoire dans cette pièce en forme d'ironique autant que cynique *memento mori* («Souviens-toi que tu vas mourir»).

BERTRAND TAPPOLET

Jusqu'au 9 octobre, Pull off Théâtre, 13 rue de l'Industrie, Lausanne. Rés. au 021 311 44 22.

### AGENDA CULTUREL ET MILITANT

#### Quelle est l'actualité de la Commune de Paris aujourd'hui?

Jeudi 13 octobre à 17h15 à l'Université de Lausanne, Anthro-pôle, salle 2024

Quelle est l'actualité de la Commune de Paris? Que nous dit-elle sur les révoltes et les manifestations qui secouent le Proche et le Moyen-Orient ainsi que l'Europe depuis le printemps 2011? Conférence de Jean-Louis Robert, historien et président de l'association des Amis de la Commune de Paris. Org. Groupe Regards critiques.



#### Le nucléaire et sa contestation en Suisse, de 1945 à nos jours

Jeudi 13 octobre de 19h à 22h à Château-Bruyant, 14 rue des Buis, Genève

L'association Archives contestataires organise une soirée consacrée au mouvement anti-nucléaire à Genève et en Suisse du point de vue des archives militantes existantes (celles de l'association ContrAtom se trouvant aux Archives contestataires et celles conservées par les Archives sociales avec l'archiviste Urs Kälin), de la mémoire vivante (avec le militant Pierre Lehmann, physicien nucléaire à la retraite), ainsi que